

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 41

Artikel: Un pasteur qui se répète
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197117>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Mme Hubertine que le cas a déjà été prévu par notre code, qui autorise de frapper et même de tuer en cas de légitime défense. Quand un mari tombe sur sa femme à coups de poing, la femme a parfaitement, de par la loi, le droit de se jeter sur les pinces et lui en casser la figure.

Ils s'expliqueront ensuite devant le commissaire de police et devant le juge, s'ils n'aiment mieux, comme Sganarelle et Martine, se réconcilier tout seuls et faire la paix.

— Mais dans les batailles, la femme est la plus faible ! s'écrie Mme Hubertine Auclerc.

— Pas toujours, madame, pas toujours. Rappelez-vous l'histoire si connue de ce méchant petit bout de femme, rageur, qui avait épousé un superbe cuirassier. Quand elle entrait en colère, elle criait rageusement à son mari :

— Mets-moi sur la table, que je puisse te flanquer une gifle, mets-moi sur la table.

Et le bon géant la mettait sur la table.

Vous n'entendez parler que de la force masculine. Mais autre qu'il y a même dans le sexe masculin de pauvres avortons malingres qui n'en mènent pas large devant leur femme, une robuste comédie, d'encolure vaillante, ce n'est pas tout en ménage, pour dominer, que de posséder un torse solide et des bras vigoureux. L'énergie morale est une aide autrement puissante.

Si l'anecdote que je vous rappelais tout à l'heure est devenue légendaire, c'est qu'elle est symbolique. Combien n'avons-nous pas vu de ces faibles femmes, qu'on eût renversées d'un souffle, gouverner et tyranniser des grands gaillards, qui filaient doux devant elle ? Je vous dirai pour ma part que j'ai beaucoup plus vu de maris dominés par leurs femmes, que de femmes battues par leurs maris.

Si l'on vous accorde la loi dont vous parlez dans votre article, je vous avouerai que j'organise une pétition pour en obtenir une autre, où il sera dit que les maris que leurs femmes mènent par le nez, ont le droit de retirer ce nez de leurs jolies mains tyranniques.

Ne haussez pas les épaules ; ne riez pas. Ma loi ne serait ni plus étrange, ni plus ridicule que la vôtre.

Un pasteur qui se répète.

On nous écrit.

J'ai lu avec plaisir l'article que vous avez publié sur le pasteur de Thierrens, quoiqu'il faille avouer que, tout en cherchant à décrire certain type de pasteur de campagne, qu'il ne connaissait sans doute pas suffisamment, Méril Catalan a singulièrement exagéré le coloris. Bref, les anecdotes que cet article contient m'ont rappelé cette charmante histoire que je me permets de vous adresser :

Dans un des villages les plus reculés du Grand-duché de Bade un bon vieux pasteur, fidèle ouvrier dans la vigne du Seigneur, mais usé par son long ministère, avait perdu complètement la mémoire, de manière qu'il ne lui était plus possible d'apprendre de nouveaux sermons. Sans doute il aurait pu faire ce que de nombreux frères se permettent tous les dimanches, c'est-à-dire qu'il aurait pu lire ses sermons ; mais son zèle ardent lui défendait de se servir de ce moyen. Et d'ailleurs, n'eût-il pas eu ce scrupule que sa vue, considérablement affaiblie, l'en eût empêché.

Heureusement qu'il savait les prières de la liturgie par cœur et que sa mémoire avait retenu le dernier sermon qu'il avait prêché, le jour de l'Ascension. C'était le *ne plus ultra* de son éloquence sacrée et qui avait touché ses auditeurs jusqu'aux larmes. La péroration surtout lui avait paru faire la plus profonde impression. Elle terminait par ces paroles de notre Seigneur : « Jérusalem, Jérusalem, qui tu es les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! Combien de fois ai-je voulu rassembler les enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez point voulu ! »

Sans s'en apercevoir peut-être lui-même, le cercle de ses idées, de plus en plus restreint, ramenait notre bon vieux pasteur presque

toujours à ses moutons ou plutôt à ses poussins de prédilection ; et quoique l'aimant et le respectant beaucoup, ses paroissiens finirent par se lasser d'entendre toujours les mêmes paroles. Ils s'en plaignirent au Consistoire et celui-ci envoya le doyen pour faire une visite d'église.

Au jour fixé pour cette cérémonie, les plus malins des paysans que la commune avait choisis pour défendre ses intérêts spirituels, eurent la cruauté de demander le remplacement du pasteur, en affirmant qu'il n'avait plus la force nécessaire pour remplir avec succès ses fonctions, et que la commune ne pouvait pas se contenter d'un seul et même sermon pendant toute l'année.

Le doyen se tourna vers le pasteur et lui demanda gravement :

« Qu'avez-vous à répondre aux observations de ces braves gens ? »

— J'avoue, dit le pasteur d'une voix tremblante, qu'il m'arrive de temps en temps de revenir au même chapitre ; mais je crois fermement que c'est mon devoir. Voyons, chers amis, continua-t-il en s'adressant aux paysans, répondez avec franchise, quel est celui d'entre vous qui puisse soutenir d'avoir corrigé les défauts que je vous reproche dans mon sermon ? ... Dès que vous aurez commencé à faire ce que je vous recommande, et à vous défaire de ce que je blâme, je changerai de texte et m'engage solennellement à vous régaler d'un nouveau sermon.

Les paysans ne purent rien objecter à cette argumentation logique ; le doyen les congédia en souriant, et le pasteur resta en fonctions jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après.

Une fumisterie du Chat-Noir.

Dernièrement on a dispersé aux enchères la collection des dessins et des peintures qui ornent le cabaret du *Chat-Noir*. Ce fameux établissement, dont le petit théâtre a fait tant de bruit, a disparu peu après la mort de son fondateur Salis.

C'est au *Chat-Noir* que furent organisées les plus joyeuses fumisteries de ce siècle. Quelques-unes s'accomplirent aux dépens de M. Francisque Sarcey, que les artistes du *Chat-Noir* avaient surnommé *l'Oncle, notre oncle*.

M. Sarcey a noté lui-même le tour que lui joua certain jour un des « poètes » attirés de la maison, Alphonse Allais. Il y avait en ce temps-là au *Chat-Noir* un pauvre garçon tout nouvellement arrivé de sa province et cherchant, en se faufilant dans les cabarets fréquentés par les gens de lettres, à lier connaissance avec eux. C'était ce que nos pères appelaient une bonne tête à farces.

Rodolphe de Salis s'avisa de lui dire, en lui montrant dans un coin Alphonse Allais, qui feignait d'être plongé dans la lecture du *Temps* :

— Ce monsieur que vous voyez là-bas, c'est le grand critique, notre oncle Francisque Sarcey.

— Présentez-moi, disait le jeune homme.

— Non, il n'aime pas qu'on le dérange. Il vient ici incognito ; vous vous brouillerez pour toujours avec lui, si vous lui adressiez la parole.

Huit soirs durant, Alphonse Allais eut la constance de demeurer seul et silencieux dans son coin, le visage enfoui dans un journal. Le jeune coquebin tournait autour de lui, un manuscrit en poche, sans oser l'aborder.

Quand il parut être mûr pour la mystification projetée, Rodolphe de Salis lui dit à l'oreille :

— Ecoutez, je veux vous mettre en rapport avec le critique du *Temps*. Vous irez chez lui demain matin. C'est samedi. Il ne reçoit pas ce jour-là, parce qu'il fait un feuilleton. Mais vous

n'aurez qu'à dire au domestique : « Monsieur Sarcey m'a donné rendez-vous. » C'est le mot de passe ; on vous laissera monter. Vous frapperez à la porte du second ; on vous criera : « Entrez. » Un homme gros, court, chauve, se lèvera de son fauteuil et vous dira :

« Que désirez-vous de moi, monsieur ? »

» Vous répondrez : — Je veux voir M. Sarcey.

» Il répliquera : — C'est moi !

» Ne vous laissez pas prendre à ce truc : l'oncle a, le samedi, un secrétaire qu'il paie pour recevoir les importuns à sa place et les évacuer. Prenez bien garde à ce que je vous recommande de faire, quand cet homme de paille vous aura dit : « C'est moi. » Vous lui taperez sur le ventre, n'hésitez pas : une forte claque, et vous ajouterez en riant : — On ne me la fait pas, à moi !

» C'est bien compris, n'est-ce pas ? Une tape sur le ventre (il l'a gros) et : — On ne me la fait pas, à moi !

Je vivrais cent ans que je me rappellerais cette scène, ajoute M. Sarcey :

» Un samedi, comme j'étais en train d'écrire mon feuilleton, on toqua à la porte de mon cabinet, on entra. C'était un jeune homme qui avait l'air fort timide, fort embarrassé, mais qui paraissait animé d'une hardiesse faciale :

» — M. Francisque Sarcey ? demanda-t-il d'une voix légèrement émue.

» — C'est moi, lui répondis-je.

» Il s'avanca d'un pas et, me frappant d'une vigoureuse tape sur le ventre :

» — On ne me la fait pas, à moi, dit-il du ton d'un enfant qui répète une leçon douloureuse.

» J'eus un moment de stupéfaction.

» — Pardon ! monsieur, lui dis-je sans me fâcher, c'est moi qui suis la personne que vous demandez.

» Il éclata d'un franc rire :

» — Vous, Sarcey ! allons donc, farceur ! Je connais peut-être bien l'oncle ; je le vois tous les soirs, depuis huit jours.

» — Vous le voyez tous les soirs ? et où cela ?

» — Au *Chat-Noir* donc ! me dit-il triomphant.

» Tout s'expliquait. Je ne voulus pas prolonger cette fumisterie. Car ce jeune homme était d'une ingénuité touchante. Je lui expliquai la mystification dont il avait été victime. Ce fut comme s'il lui était tombé sur la tête une douzaine de cheminées. Il n'en revenait pas. De retour au *Chat-Noir*, il voulait tuer tout le monde. Mais on se moqua si bien du pauvre garçon, on le berna avec une si fureuse insistance qu'il dut quitter Paris, et retourna en province ensevelir ses rêves de gloire littéraire. »

(*Annales politiques et littéraires.*)

Le catéchisme des agents de police.

Un Lausannois, membre du Conseil communal, qui s'est toujours beaucoup intéressé aux questions de police locale et a vu avec plaisir les heureuses améliorations apportées à l'organisation du corps de nos agents de police, s'occupe actuellement de la rédaction d'un petit manuel destiné à faciliter la tâche de ces derniers. Cet opuscule, qui a pour titre : *Catéchisme de l'agent de police*, est près d'être achevé et sera soumis très prochainement à l'appréciation de la Municipalité. L'auteur vient de nous communiquer la première partie de son manuscrit, en nous priant de le parcourir, et nous a autorisé à en extraire ces quelques passages, qui pourront donner une idée de cet intéressant travail :

Ayez dans votre démarche quelque chose de grave et de régulier; tenez toujours la tête haute et donnez toujours à votre regard le feu et la promptitude de la police lausannoise, afin qu'on sache im-